Document generated on 10/12/2024 4:59 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

La Fête des Rois

Janick Beaulieu

Number 172, May–June 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59451ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaulieu, J. (1994). *La Fête des Rois*. *Séquences*, (172), 34–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

volontairement théâtral des acteurs; puis, la caméra implacablement fixe, tous des éléments qui tendent vers le formalisme, mais qui, avec le déroulement de la pellicule, finissent par donner au film son *modus vivendi*, sa rigueur et sa beauté.

Il faut comprendre que Manoel de Oliveira ne fait pas oeuvre réaliste. **Le Val Abraham** ne représente pas la xième adaptation à l'écran du roman de Flaubert, *Madame Bovary*, et n'a rien à envier en ce sens au film de Claude Chabrol. Au contraire, il s'agit ici de l'adaptation d'un roman lui-même adapté de l'oeuvre célèbre de Flaubert. Nuance. Le statisme des images du film n'est donc pas dû à une trop grande fidélité au roman, mais à un geste délibéré de distanciation face aux sentiments dont il est question pendant les trois heures de projection. Car, il y a du Godard chez Oliveira, dans sa façon de réfléchir à voix haute, dans les nombreux apartés des personnages à la caméra, dans les plans saugrenus tels que celui du chat lancé hors-champ ou cette autre image hors-foyer du père d'Ema qui égrène un chapelet, ainsi que dans les multiples références aux arts: peinture, sculpture, littérature et musique.

On pourra reprocher d'ailleurs au cinéaste l'emploi de ces airs du répertoire classique déjà surutilisés au cinéma que sont les *Clair de lune* de Chopin, Beethoven, Debussy et Fauré. Par contre, il faut admettre que la musique vient souligner habilement des passages où le drame affleure à la surface d'un édifice autrement érigé vers l'intellect. On parle et on discute d'amour, beaucoup plus qu'on ne le présente à l'écran. Les dialogues d'une belle densité suggèrent la sensualité et font du film une véritable oeuvre érotique, où la passion et le désir forment une délicieuse nourriture pour l'esprit, plutôt qu'un amuse-gueule pour les yeux des voyeurs.

Peu à peu, le style du cinéaste fait son oeuvre dans un film assemblé en une quinzaine de tableaux. Ici, chien et chat se chamaillent; là, un bouquet de roses en premier plan. Les compositions d'Oliveira rappellent celles du peintre, toutes en profondeur et en détails. Aussi, l'absence de mouvements de caméra nous fait ressentir encore plus fortement les travellings du début et de la fin, celui qui nous amène en train au Val Abraham et celui qui nous en fait sortir, accompagnant Ema vers la mort. On retiendra de plus cet autre magnifique plan où la jeune femme avance dans la nuit froide, chandelier à la main, porteuse d'un désir inextinguible.

Pour sa part, le narrateur se charge de nous guider entre les ellipses du récit, nous ramenant toujours à Ema, sa beauté et son destin. Les images s'inscrivent alors comme autant de photos, de clichés qui font que se poursuit notre réflexion initiée par la voix-off. Les acteurs, quant à eux, ne se regardent pratiquement jamais lorsqu'ils se parlent, jouant volontairement faux pour atteindre à la vérité de l'amour, à son absolue nécessité.

Ni à la mode, ni démodé, Manoel de Oliveira joue donc sur deux tableaux qui ont perdu la cote dans la tourmente de notre cynique fin de siècle: l'idéal romantique et l'intellectualisme. Le récit est d'une simplicité désarmante, tout comme Ema, en fin de compte, qui dira: «Je ne suis rien. Je suis un état d'âme qui balance.» Ou encore, «Pieds nus, j'aime sentir la chaleur de la pierre. Ça me fait du bien au corps et à l'âme.» À l'image, Ema explore, s'aventure dans l'amour à la recherche du dernier amant romantique, et sa passion dévorante, sa quête tragique trouvent écho sur la bande son dans des dialogues d'une rare beauté et dans le commentaire intelligent du narrateur.

Élitiste, bourgeois, Manoel de Oliveira? Non, il a tôt fait d'ailleurs de régler la question de la lutte des classes dans une conversation amusante entre Ema et un messager de service dont les préoccupations gauchistes sont altérées par un machisme et un paternalisme primaires. Dans le fond, notre jeune cinéaste octogénaire reste un lyrique. Pas à la manière délirante d'un Zulawski ou éthérée d'un Truffaut, mais à sa façon, rigoureuse et réfléchie. Il parle de l'amour si bien et si intelligemment que **Le Val Abraham** devient un de ces rares films qu'il fait bon voir et revoir encore.

Mario Cloutier

LE VAL ABRAHAM — Réal. : Manoel de Oliveira — **Scén.** : Manoel de Oliveira, d 'après le roman d'Augustina Bessa-Luis — **Phot.** : Mario Barroso — **Mont.** : Manoel de Oliveira, Valérie Loiseleux — **Son** : Henri Maikoff — **Dir. art.** : Maria Jose Branco — **Cost.** : Isabel Branco — **Int.** : Leonor Silveira (Ema), Cecile Sanz De Alba (Ema jeune), Luis Miguel Cintra (Carlo de Paiva), Rui De Carvalho (Parlino Cardeano), Micheline Larpin (Simona) — **Prod.** : Paulo Branco — Portugal/France/Suisse — 1993 — 187 minutes — **Dist.** : France Film.

La Fête des Rois

On se calme! Prière de ne pas paniquer. C'est Marquise Lepage qui arrive en ville pour fêter les rois et les duchesses de Flore, la grand-mère de Benjamin dont maman Charlotte attend un bébé de son nouveau copain alors que Francine, artiste-peintre et soeur de Charlotte, est grosse elle aussi et que la grand-mère, veuve depuis sept ans, se laisse apprivoiser par Anthony, un orphelin au coeur gros comme ça.

Vous me suivez? Non? On se calme! Ce n'est qu'un début. Flore a donné naissance à cinq enfants. Elle a aussi élevé le fils d'une de ses soeurs. Comme on vient de le constater, c'est l'année des femmes enceintes dans cette plus ou moins sacrée enceinte qu'est le clan familial. En plus de Charlotte et Francine, il y a André qui a des troubles avec son cerveau. Il y a même une tante qui s'est mariée deux fois; avec son deuxième mari, elle n'a pas eu d'enfants, mais les deux ont eu des enfants d'un premier mariage. Vous me suivez? Pas de panique. J'allais oublier le plus étonnant de la bande: l'oncle Denis. Lui, c'est le tenant du couple aussi stable que traditionnel. Les années n'ont pas piétiné leur union. Il continue de vivre avec la mère de ses trois enfants. Comme il est question d'oncles et de tantes dans ce valeureux résumé, le lecteur aura compris que cette chronique adopte le point de vue de Benjamin, âgé de neuf ans. C'est lui qui observe et commente la faune et la flore de ces familles modernes.

De ce qui précède, on peut déduire facilement que l'entreprise de Marquise Lepage n'est pas simple dans sa conception et sa réalisation. Arriver à présenter une telle galerie de personnages demande une maîtrise peu commune de la chose cinématographique. Avec **Affreux, sales et méchants**, Ettore Scola y arrivait avec brio. Au Québec, André Forcier avec **Une histoire inventée** nous a prouvé qu'il était à l'aise au milieu d'une flopée d'originaux. Il ne semble pas qu'on puisse en dire autant de **La Fête des rois**. D'autant plus que la réalisatrice consacre la majeure partie de son film à la présentation des personnages. Il faut dire à sa décharge que cette longue présentation n'ennuie jamais. Ce défaut de construction n'est peut-être qu'apparent. Tout compte fait, pour jouir des émotions de la fin, besoin était de nous faire partager l'intimité de chacun des personnages.

Au chapitre des émotions bien senties, je m'en voudrais de ne pas souligner la séquence où, lors du souper des rois, on reproche à Flore le fait d'avoir invité un étranger à une fête familiale. Elle réplique qu'elle s'attendait à une générosité plus grande de la part de ses enfants. Après tout, n'a-t-elle pas toujours bien accueilli leurs copains et amis? Cette mise au point apporte un moment d'émotion que le spectateur partage avec la sagesse du bon sens. L'arrivée impromptue d'André qui a des problèmes avec son équilibre mental déposera un baume émotif sur la tranche familiale de **La Fête des rois**. Dans cette aventure familiale, le personnage le plus émouvant s'avère le jeune Simon qu'un gène sans gêne a empêché de grandir au rythme de Benjamin. Cet attachant cousin, on ne le voit qu'en photo. Pourtant, sa présence nous obsède et traverse tout le film comme un leitmotiv, à cause de Benjamin qui lui voue une tendresse toute spéciale. Il ira jusqu'à lui offrir comme cadeau des rois sa collection de joueurs de hockey. La fameuse annonce à Benjamin par la grand-mère n'aura pas lieu à cause d'une méprise. Et lorsqu'arrivera le temps de donner le cadeau royal à Simon, l'atmosphère prendra l'allure d'un coup de tonnerre dévastateur pour celui qui n'a pas vu mourir l'éclair. Ici, l'émotion osera épeler son nom en lettres majuscules.

La Fête des rois nous propose parfois des dialogues savoureux et des situations drolatiques. On se calme! Cette expression de notre Benjamin sied bien dans le contexte d'une colonie à découvrir. Marquise Lepage prévient la panique du spectateur en lui lançant un appel angoissé au calme. Ce qui met le spectateur dans un état de réceptivité. C'est très habile, Madame la Marquise. En plus d'être subtilement drôle. Le papa de Benjamin est parti sans laisser son code postal. Et Benjamin d'en conclure qu'il était parti pour trouver ses racines alors qu'il plantait là sa mère et son rejeton. Les racines en prennent pour leur sève! Il y a aussi ces roses roses qui chassent les pensées moroses. Et l'ironie montre le bout de son nez quand Benjamin trop habitué aux familles monoparentales s'inquiète d'une famille *stéréoparentale*. Quand les conjoints vivent avec leurs enfants, cela ne devient-il pas encombrant pour les pauvres enfants? Ici, matière il y a pour un sourire renversé. La surprise de découvrir Judith en punk est fort bien ménagée. Il y a la chienne appelée Canard qui s'obstine à ne pas vouloir déclarer le père de ses chiots. On sourit devant l'amour naissant de Benjamin. Il en pince pour Angela. Il faut le surprendre en train de déposer sa main gantée sur celle de son amie. Le tout s'exécute dans un décor de balançoire toute rose.

Ce deuxième film produit dans le cadre du Programme Familiarité de l'O.N.F. semble bien augurer pour les cinq autres à venir. Marquise Lepage a fait beaucoup de chemin depuis **Marie s'en va-t-en ville**. Son dernier film affiche des qualités certaines. On se calme! La télévision va beaucoup aimer **La Fête des rois**.

Janick Beaulieu

LA FÊTE DES ROIS — **Réal. et Scén.:** Marquise Lepage — **Phot.:** Jean-Pierre Lachapelle — **Mont.:** Yves Chaput — **Mus.:** Michel Rivard — **Son**: Richard Besse — **Dir. art.**: Gaudeline Sauriol — **Int.:** Marc-André Grondin (Benjamin), Monique Mercure (Flore), Marie Elaine Berthiaume (Charlotte), Marcel Sabourin (Anthony), Marc Messier (Denis), Denis Bouchard (Daniel) — **Prod.:** Doris Girard — Canada — 1994 — **Dist.:** ONF

Photo de Jon Thijs

Marc-André Grondin et Charlotte Lacoursière